

Jamais je ne t'oublierai

La femme de mon père est morte. Ma mère a dit qu'on devrait aller faire une virée là-bas pour voir ce que l'avenir nous réservait.

Elle m'a tapoté le nez avec sa cuillère à pamplemousse.

– Écoute : c'est nous que ton père préfère, mais il a une autre vie, une femme et une fille un peu plus âgée que toi. Et c'est sa famille à elle qui a tout le pognon. Essuie ton museau.

Ma mère n'était pas quelqu'un qui mâchait ses mots. Elle m'a frotté les oreilles et la nuque jusqu'à les faire briller, et on s'est habillées : j'ai remonté la fermeture éclair de sa robe lilas, et elle a boutonné la mienne. Elle m'a fait des nattes tellement serrées que ça me tirait les yeux vers le haut. Puis elle a pris son chapeau cloche violet, sa plus belle paire de gants et a filé emprunter la voiture de M. Portman, notre voisin d'en face. J'étais contente de partir, et puis je me disais que ce serait peut-être bien d'avoir une sœur. Je n'étais vraiment pas désolée que l'autre femme de mon père soit morte.

Mon père, on l'a attendu pendant des semaines. Ma mère s'asseyait à côté de la fenêtre chaque matin et fumait cigarette sur cigarette le soir, au dîner. Quand elle rentrait du boulot, chez Hobson, elle était de mauvais poil, même après

que je lui avais massé les pieds. J'ai passé tout le mois de juillet à la maison, à jouer avec le caniche de M. Portman, en attendant le retour de mon père. Quand il venait, c'était généralement vers deux heures, quand *Fireside Chat*¹ passait à la radio. Et on l'écoutait tous ensemble. On adorait le président Roosevelt. Le dimanche, mon père apportait un paquet de Lucky Strike pour ma mère et une barre de chocolat Hershey pour moi. Après dîner, maman s'asseyait sur ses genoux, et moi, carrément sur ses pantoufles, et il nous faisait son numéro d'imitation de Roosevelt.

– Bonsoir, mes chers amis...

Il prenait une paille en faisant comme si c'était un fume-cigarette.

– Bonsoir, mesdames et messieurs.

Il saluait ma mère d'une révérence et demandait :

– Eleanor, très chère, que diriez-vous d'une petite valse ?

Et ils se mettaient à danser au son de la radio, jusqu'à l'heure du coucher. Ma mère me mettait des papillotes dans les cheveux pour les faire boucler, et mon père me portait jusqu'à mon lit en chantant :

– *I wish I could shimmy like my sister Kate*².

Puis il me bordait et ressortait de la chambre en dansant le shimmy. Le lundi matin, il était parti, et je l'attendais jusqu'au jeudi et parfois même jusqu'au dimanche suivant.

Ma mère s'est garée et s'est remis du rouge à lèvres. La maison de mon père était une de ces bâtisses à étages avec de hautes fenêtres garnies de rideaux de mousseline et une belle porte en bois ciré à laquelle on accédait par de grandes marches en pierre hautes comme des cageots.

– Ton père aime que tout soit parfaitement en ordre, a dit ma mère.

1. « Conversation au coin du feu », discours radiophonique de Franklin D. Roosevelt. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

2. Célèbre air de jazz des années 1920.

– C'est rudement beau, j'ai répondu. C'est là qu'on devrait s'installer.

Ma mère m'a souri ; elle a passé sa langue sur ses dents.

– Va savoir ! Ça va peut-être bien arriver.

Je savais qu'elle en avait par-dessus la tête d'Abingdon, où on habitait depuis que j'étais née. Elle disait que ce n'était pas une vraie ville et qu'elle en avait plus qu'assez de jouer les entraîneuses chez Hobson. Elle et moi, on rêvait d'une vie meilleure à Chicago. En faisant un pas de danse, comme au cinéma, je me suis mise à chanter :

– *Chicago, Chicago, that toddlin' town... I saw a man he danced with his wife*¹.

– Toi, tu iras loin, ma p'tite, a dit ma mère.

Puis elle m'a rattrapée par l'ourlet de ma robe, s'est léché la paume et l'a plaquée sur ma frange pour la faire tenir en place. Elle a lissé sa jupe et m'a demandé de vérifier qu'il n'y avait pas de faux plis.

– Pas l'ombre d'un, ai-je fait.

Et puis on a gravi les marches main dans la main.

Ma mère a frappé, et mon père a ouvert la porte. Il portait le gilet bleu qu'il mettait toujours quand il venait à la maison et qu'il écoutait les discours du président. Il m'a serrée dans ses bras, puis mes parents ont échangé des messes basses pendant que j'essayais de jeter un coup d'œil à l'intérieur : rien que l'entrée était aussi grande que notre appartement et remplie de fleurs. Mon père a peut-être dit : « Qu'est-ce que tu fiches là ? », et ma mère l'a peut-être enguirlandé parce qu'il n'était pas venu nous voir, mais ça m'étonnerait. Pour la bonne raison que mon père se comportait toujours en parfait gentleman et que ma mère m'avait dit une bonne centaine de fois qu'un homme, ça se dressait, et qu'une femme qui ne savait pas y faire ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même.

1. Chicago, Chicago, la ville qui swingue... J'ai vu un homme danser avec sa femme.

– Et quand je dis que les hommes sont des chiens, c'est pas péjoratif. J'aime les chiens.

Derrière les épaules de mon père, j'ai aperçu une grande fille. Il a dit :

– Ma fille Iris.

J'ai entendu ma mère qui retenait son souffle. Puis il a ajouté :

– Iris, je te présente mon amie, madame Logan, et sa fille, son adorable petite Eva.

J'ai tout de suite compris que cette fille avait des tonnes de trucs que je n'avais pas. Des fleurs dans des vases en cristal de la taille de seaux à champagne. Des cheveux châtain bouclés. Et la main de mon père sur son épaule. Elle portait un pull bleu ciel et un chemisier blanc fermé au col par une broche bleue en forme d'oiseau. Et des bas aussi, je crois bien. Iris avait seize ans, mais elle me donnait l'impression d'être une dame. Une star de cinéma. Mon père nous a poussés toutes les deux vers l'escalier et a dit à Iris de m'emmener dans sa chambre, parce que ma mère et lui devaient parler.

– Si t'avais vu le tableau ! a dit Iris, étendue sur son lit, et moi assise par terre sur la carpepe en laine.

Elle m'a donné des boules de gomme. C'était une grande oratrice et une imitatrice incroyable.

– Ils étaient tous à l'enterrement de ma mère. Mon grand-père a été président de la fac, jusqu'à ce qu'il fasse une attaque, l'année dernière. Il y avait une rouquine dans le cortège. Une mocheté ! On aurait dit qu'elle avait pas cuit assez longtemps, si tu vois ce que je veux dire.

J'ai objecté :

– Je crois bien que Paulette Goddard est rousse. Je l'ai lu dans *Photoplay* la semaine dernière.

– Tu as quel âge ? Dix ans ? Je me demande bien qui voudrait ressembler à Paulette Goddard. Mais, bref, voilà que

cette rouquine rentre à la maison avec nous. Et qu'elle se met à chialer comme un veau. Alors, notre voisine, madame Drysdale, lui demande : « Vous étiez proche de madame Acton, très chère ? »

À la façon dont Iris a dit ça, j'ai eu l'impression de voir Mme Drysdale en train de manger en écartant sa voilette de devant sa bouche, puis fourrant son mouchoir trempé de larmes entre ses deux gros seins – une chose que ma mère trouve absolument répugnante.

– J'ai douze ans, ai-je répondu.

– Ma mère était une sainte. C'est ce que tout le monde dit. Elle était gentille, mais sûrement pas au point de perdre son temps avec une demeurée pareille. Alors, je me retourne et je dis que personne ici ne l'a jamais vue, et voilà la rouquine qui file aux toilettes du rez-de-chaussée. Manque de bol, et c'est là que ça devient drôle, elle se retrouve coincée dans les W.-C. Elle se met à tambouriner à la porte comme une sourde jusqu'à ce que deux hommes rappellent pour la sortir de là. Impayable !

Iris m'a expliqué que toute la fac avait assisté aux funérailles. (J'ignorais que mon père enseignait là-bas ; si on me l'avait demandé, j'aurais dit qu'il gagnait sa vie en lisant des livres.) Et elle a ajouté que *tous* les amis de la famille étaient présents, ce qui était une façon de laisser entendre que ma mère n'était pas vraiment une amie.

On a entendu des voix au rez-de-chaussée, puis une porte qui claquait, puis un piano s'est mis à jouer : *My Angel Put the Devil in Me*¹. J'ignorais que mon père savait jouer du piano. Iris et moi, on s'est approchées de la porte et on a jeté un coup d'œil dans le couloir. On a entendu la chasse d'eau des toilettes, ce qui était à la fois embarrassant et rassurant, et puis mon père a entamé *La Sonate au clair de lune*, et il y a eu un rugissement de moteur. On a dévalé toutes les

1. Mon ange a réveillé le démon en moi.

deux l'escalier. La porte d'entrée était ouverte, et ma mère venait de se glisser derrière le volant de la voiture de M. Portman. Il y avait une valise en toile posée devant la porte. J'ai pris la valise et regardé la route. Mon père s'est assis dans le fauteuil à bascule et m'a prise sur ses genoux – chose qu'il ne faisait plus depuis un an. Quand il m'a demandé si je pensais que ma mère allait revenir, je lui ai répondu :

– Tu crois qu'elle va revenir ?

Il m'a demandé si j'avais quelqu'un d'autre à part ma mère, et j'ai posé ma tête sur son épaule. J'avais vu mon père presque tous les dimanches et parfois les jeudis depuis que j'étais bébé. J'étais amie avec M. Portman et son caniche, et tous mes professeurs m'aimaient bien. Pour moi, c'était ça, une famille. Iris a entrouvert la porte grillagée et m'a jaugée du regard comme un chat scrutant un chien.

On s'est attablés autour d'un pain de viande avec de la purée. Quand Iris m'a répété pour la troisième fois d'ôter mes coudes de la table, qu'on n'était pas à la cantine ici, mon père a dit :

– Ça suffit, Iris. C'est ta sœur.

Iris a quitté la pièce, et mon père m'a dit :

– Il faut que tu apprennes à bien te tenir à table. Tu ne vis plus dans cet horrible patelin. Tu n'es plus Eva Logan. Tu t'appelles Eva Acton, maintenant, et tu es ma nièce.

J'avais treize ans quand j'ai compris que ma mère ne reviendrait plus jamais me chercher.

Iris ne m'a pas ignorée bien longtemps. Elle aimait trop commander. Elle était comme Colette Colbert dans *Mirage de la vie* quand elle disait à Louise Beavers : « Toi et moi, on est dans la même galère, Delilah », ce qui prouve bien que la femme blanche n'avait rien compris. Et alors, forcément, Louise Beavers continuait à faire des pancakes en soupirant. Iris m'a pilotée quand je suis entrée au collège.

Une grosse fille aux joues rouges m'a prise dans un coin après deux semaines et m'a dit :

– T'es qui, toi, d'abord ?

Iris a posé sa main manucurée sur l'épaule de la fille et lui a dit :

– Gussie, c'est ma cousine Eva Acton. Sa mère à elle aussi est décédée.

Et la fille a rétorqué, ce qui n'avait rien d'étonnant, au fond :

– Pfuiiii, vous êtes une famille de vampires ou quoi ?

J'aidais Iris à préparer ses concours : éloquence, rhétorique, lecture de pièces, de poèmes, essais patriotiques et danse. C'était une star. Il y avait des tas de gens qui l'admiraient au bahut, et quelques filles qui ne pouvaient pas la voir en peinture. Mais elle s'en fichait. Et moi, je faisais comme elle. Je passais mon temps à la bibliothèque et décrochais des « A » partout, mais mon vrai travail, c'était d'aider Iris à passer ses concours.

À la maison, c'était nettement moins reluisant que le jour où maman m'avait laissée. Les vases pleins de fleurs, c'était terminé, et il y avait de la poussière partout. Iris et moi, on nettoyait nous-mêmes nos chambres, mais personne ne s'occupait jamais de la cuisine ou du salon. Mon père ouvrait une boîte de saumon ou de thon qu'il versait directement dans nos assiettes sur une feuille de salade. Parfois, il faisait réchauffer des saucisses avec des haricots en conserve et posait un pot de moutarde sur la table.

J'ai débusqué le livre de recettes quasiment neuf de Charlotte Acton, *Plaisir de cuisiner*, et demandé à mon père si je pouvais l'utiliser. Il m'a fait savoir qu'Iris et lui étaient prêts à manger tout ce que je daignerais leur préparer. Sur la première page, Irma Rombauer, l'auteure, expliquait qu'il fallait commencer par s'attaquer au four. J'ai farci un poulet avec une poignée de persil et un citron et j'ai laissé cuire

le tout pendant deux heures. On s'est régalez, et mon père m'a remerciée. Pour mon treizième anniversaire, j'ai fait des crêpes, mon père a lu à haute voix *The Highwayman*¹ et, comme dessert, on a mangé une tarte renversée à l'ananas. Iris a allumé les bougies et on a chanté en chœur, elle et moi.

Pour le Nouvel An, papa est sorti de son côté, et Iris et moi, on a bu du gin avec du jus d'orange dans les plus jolies tasses en porcelaine de sa mère.

– Que les charnières de notre amitié ne rouillent jamais ! a déclamé Iris. C'était la formule préférée de Brigid, la bonne qu'on avait avant.

– Qu'il en soit ainsi, ai-je répondu, et on a trinqué et sifflé le gin cul sec.

Un soir, en février, Iris m'a réveillée avec une paire de gifles. Iris n'était pas vraiment la sœur rêvée. (Mais je n'avais jamais rêvé d'avoir une sœur, juste un caniche comme celui de M. Portman, et aussi, pendant des années, que ma mère se présentait en pleurant chez moi, mais que je refusais de la laisser entrer.) Toujours est-il que jusque-là Iris ne m'avait jamais frappée. Il y avait plus d'un an que je vivais chez elle, et pas une seule fois elle n'était entrée dans ma chambre. Quand elle voulait me parler, elle sortait dans le couloir et me faisait signe d'aller m'asseoir sur la carpelette en laine, au pied de son lit.

– Espèce de sale petite voleuse.

Sa bague en opale (qui avait appartenu à sa mère) s'est prise dans mes cheveux, et on s'est retrouvées attachées l'une à l'autre, toutes les deux en larmes. Elle m'a tirée du lit et traînée sur le plancher jusqu'à ce qu'elle arrive à dégager sa main. Puis elle a jeté toutes mes affaires par terre, c'est-à-dire les quelques nippes qu'elle m'avait léguées parce qu'elle n'en voulait plus.

1. Poème narratif d'Alfred Noyes (1906).

– Bon Dieu, a-t-elle dit, hors d'haleine. J'aurais dû me douter que c'était pas toi.

Et elle s'est laissée tomber à terre à côté de moi.

Mon père lui avait volé les cent dollars qu'elle avait cachés sous son matelas. Il avait tout pris. C'était déjà arrivé une fois quand je n'étais pas encore là. Elle avait changé de cachette. Mais il les avait trouvés. Elle tenait dans son poing les cinq dollars qu'elle avait gagnés le soir même au club Pulaski, où elle avait prononcé un de ses meilleurs discours, *Qu'est-ce qui fait de l'Amérique un grand pays ?* Mais Edgar n'allait pas s'en tirer comme ça. Elle a mis toute ma chambre sens dessus dessous, viré tous les livres de ma petite étagère. Puis elle a pris les grands ciseaux de couture de sa mère et désossé complètement mon exemplaire des *Quatre Filles du Dr March*, ôtant une page après l'autre depuis le milieu, presque jusqu'à la fin (quand Amy épouse Laurie), et que je détestais de toute façon.

– C'est tout argent pour Hollywood et Vine Street¹. Ma prochaine destination.

Elle a remis tous les livres bien proprement en place et rangé mes chaussures et mes vêtements dans ma penderie. Elle m'a brossé les cheveux, a plié les cardigans qu'elle m'avait donnés, et, ma chambre et moi, on a eu d'un seul coup l'air plus nettes. C'est incroyable tous les sous qu'Iris et moi avons gagnés dans les concours. Je ne comprenais pas pourquoi elle s'imaginait qu'il était plus sûr de garder l'argent dans ma chambre. Au début, j'ai pensé qu'il s'agissait d'une méprise de sa part, que mon père n'avait jamais rien volé. Mais je me trompais. Non pas qu'elle ait été plus observatrice ou intuitive que moi – moi aussi, je voyais des choses, même si je ne savais pas toujours comment les interpréter –, mais elle observait le monde comme un pilote d'avion qui scrute les feux clignotants sur la piste d'atterrissage. Cette vision aiguë

1. Rue d'Hollywood fréquentée par les acteurs célèbres.

lui permettait d'éviter les pires catastrophes. Elle avait coutume de dire que j'avais une radio dans le ventre. La moitié du temps, je disais des trucs intéressants, et l'autre je balançais des platitudes comme « La récolte a été mauvaise dans le Mississippi ». Chaque fois qu'elle remportait un concours, depuis la Saint-Valentin jusqu'à Memorial Day, elle pliait les billets et les rangeait dans son soutien-gorge. Quand elle rentrait à la maison, mon père lui demandait systématiquement si elle voulait qu'il lui garde ses sous, mais elle lui répondait poliment « Non, merci » et filait dans sa chambre.

Le lendemain de la cérémonie de fin d'année (moi, avec un prix d'excellence en littérature anglaise et études sociales, et Iris avec une ovation debout et mon père récitant *Gunga Din*¹ pour l'une et l'autre), Iris a prononcé un discours en hommage aux « Hommes morts au champ d'honneur » pour la Fondation des vétérans de la Grande Guerre et elle a fait un tabac.

– Sans me vanter, j'ai cassé la baraque, a-t-elle dit ensuite. Et le pire, c'est que j'ai tout improvisé.

Je lui ai répondu qu'elle était aussi douée que Judy Garland, mais en plus jolie. Sauf que Judy Garland pouvait fondre en larmes sur commande, m'a-t-elle expliqué, alors qu'elle ne maîtrisait pas encore le truc.

Cet été-là, Iris a fait la tournée de tous les clubs Rotary et Exchange, et de toutes les associations de femmes universitaires depuis Windsor jusqu'à Cincinnati. Elle se présentait à tous les concours à cent kilomètres à la ronde, même quand elle devait y aller en stop avec ses robes et ses chaussures de scène dans un sac. Chaque fois, elle raflait le premier prix. Parfois, quand elle entrait dans une salle des fêtes, on entendait soupirer les autres filles. Elle avait remporté la récompense de cinquante dollars offerte par le Syndicat des

1. Poème épique de Rudyard Kipling (1892).

menuisiers du Midwest au meilleur orateur, fille ou garçon, et coiffé au poteau les concurrentes italiennes en chantant « L'Air de Musette » de *La Bohème* à la Casa Italia de la ville de Galesburg, où elle avait également décroché un prix avec un discours intitulé *Pourquoi je suis fière d'être américaine* à la synagogue Beth Israël, qu'elle avait prononcé sous le nom d'Iris Katz. Elle et moi, on s'est plutôt bien défendues à la compétition d'épluchage de maïs de la foire agricole. Chaque charrette contenait quelque chose comme vingt-cinq barils d'épis, et, à nous deux, on en a épluché trente kilos. On a remporté le premier prix de la catégorie « jeunes filles », et le second dans la catégorie « jeunes adultes », juste derrière deux garçons qui avaient l'air d'avoir fait ça toute leur vie. Après s'être débarrassées des barbes de maïs qui nous collaient de partout, on est allées fêter ça autour d'un milk-shake. Les dix dollars sont allés directement dans *Les Quatre Filles du Dr March*. Parfois, j'ouvrais le livre rien que pour regarder les sous d'Iris. Le soir, je recousais des sequins sur une de ses robes de scène, ou je remettais en forme les plis d'une jupe à godets, ou je plaçais des galons sur les poignets usés d'un chemisier, et j'attendais qu'elle rentre. Les sequins se détachaient après chaque représentation, et mon lit en était plein.

La veille de Labor Day¹, il faisait une chaleur pas possible et on n'avait aucun concours ni aucune fête prévus. Alors, on est descendues à Paradise Lake, le grand plan d'eau qui borde Windsor College. Je m'amusais à faire des dessins avec mes pieds dans le sable. Iris a ôté ses chaussures et ses socquettes, et elle a mis ses pieds dans l'eau. Elle a allumé une cigarette, et je suis venue m'étendre à côté d'elle. Elle a pris deux bières dans sa sacoche, et moi j'ai sorti le magazine *Screen* de la semaine précédente.

1. Fête du Travail, célébrée le premier lundi de septembre.

– Encore ta Paulette Goddard adorée, a-t-elle dit. Je peux faire aussi bien qu'elle, tu sais ?

C'était probablement vrai. Pendant qu'elle fumait les yeux fermés, je surveillais les environs, au cas où mon père ferait une apparition.

– Et si on se baignait ? a suggéré Iris.

J'ai couru jusqu'à la maison pour aller chercher mon maillot. J'ai trouvé mon père à genoux dans ma penderie, avec une main au fond d'une de mes chaussures vernies.

– Je croyais que vous étiez descendues au lac ?

– Il faut que je me change, j'ai dit. Iris est déjà là-bas. Elle avait emporté son maillot.

– Ta sœur est quelqu'un de prévoyant. Alors que toi tu serais plutôt du genre à la va-comme-je-te-pousse.

Il a remis ma chaussure dans le placard et s'est relevé en souriant d'un air absent, comme lorsque je lui parlais quand il était en train de lire.

Quand je l'ai dit à Iris, elle a fait :

– Le fils de pute ! Tu vas faire exactement ce que je te dis.

Et moi, j'ai dit oui, même sans savoir ce qu'elle attendait de moi.

Iris et moi, on s'était entraînées à monter et descendre le treillis du chèvrefeuille quand il faisait nuit. Moi, je faisais le guet pendant qu'Iris emballait ses plus belles robes, son maquillage et mes trois bricoles. Elle disait qu'on s'achèterait de nouvelles affaires à Hollywood, que ce qui était à la mode à Windsor était complètement dépassé là-bas. Ni elle ni moi n'avions jamais envisagé de m'acheter de nouveaux vêtements ni même songé à quelle école j'allais m'inscrire. J'étais censée entrer en terminale, alors que j'avais l'air d'avoir onze ans et que j'avais déjà sauté deux classes. Si vous voulez mon avis, j'avais besoin d'aller au lycée comme de me pendre. Iris voulait être certaine que nous pourrions